

# John Briquet

Autor(en): **Hochreutiner, B.-P.-G.**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Archives des sciences physiques et naturelles**

Band (Jahr): **14 (1932)**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## JOHN BRIQUET

Né à Genève le 13 mars 1870, il y fit ses premières études, mais il partit bientôt pour faire des séjours prolongés à Greenock, en Ecosse, et à Heidelberg, en Allemagne. Là, il apprit à fond l'anglais et l'allemand et fit une partie de ses études secondaires qu'il vint terminer à Genève. Il obtint alors le baccalauréat ès lettres (1888).

Déjà, à cette époque, il était passionné pour la botanique et il herborisait avec zèle aux environs de Genève. A l'Université, il s'inscrivit donc tout de suite dans la Faculté des sciences, où il suivit les cours de Thury et de Jean Muller (Argoviensis). Cependant, il fut surtout le disciple d'Alphonse de Candolle, qui, malgré son grand âge, encourageait les jeunes naturalistes, leur ouvrant libéralement sa bibliothèque et ses herbiers et leur prodiguant de précieux conseils.

Après avoir passé son baccalauréat ès sciences physiques et naturelles, en 1889, J. Briquet alla compléter sa préparation botanique à Berlin, où il fit de l'anatomie végétale avec le prof. Schwendener, de la systématique et de la géographie botanique avec le prof. Engler, bien connu à cause de son véritable génie d'organisation et de son aptitude à concevoir les vastes synthèses scientifiques d'où il tirait des conclusions lumineuses sur la flore du monde entier.

Avec Alphonse de Candolle, on peut dire que c'est Adolphe Engler qui exerça la plus grande influence sur la formation scientifique de notre regretté savant.

Profondément attaché à sa patrie, J. Briquet revint à Genève pour y passer son examen de docteur ès sciences, en 1891; sa thèse était le résumé d'un travail très complet sur le genre *Galeopsis*. Ce dernier fut publié dans le *Recueil des Mémoires couronnés par l'Académie des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique*, qui lui avait décerné un prix.

Avant même d'avoir obtenu son doctorat, le 2 septembre 1890, J. Briquet était nommé sous-conservateur du Conserva-

toire botanique de la Ville de Genève, et il commença là, sous la direction du prof. Jean Muller, une carrière dont nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu. A la mort de Jean Muller en 1896, il lui succéda (le 12 février) comme conservateur du Jardin botanique et de l'Herbier Delessert. Dès lors, il se dévoua entièrement à sa tâche, et, du modeste musée qui était mal logé dans la petite maison de la rue de la Croix-Rouge, derrière le kiosque des Bastions, il fit le Conservatoire actuel de la Console, près de l'Ariana, lequel fut jugé digne par la suite d'héberger les collections des Candolle, des Burnat, des Moricand et de bien d'autres. Des botanistes du monde entier y viennent travailler chaque année et son importance internationale est telle, qu'il fut l'objet d'une donation de l'Institut Rockefeller.

Ce transfert sur l'emplacement actuel eut lieu en 1904. La Ville de Genève a généreusement contribué à cette œuvre magnifique. Mais qu'aurait-on fait, même avec des sommes bien plus importantes, sans les études préalables, minutieusement exécutées par Briquet, sans sa connaissance approfondie de toutes les exigences d'un musée botanique, sans ses démarches innombrables, sa patience inaltérable et aussi son enthousiasme pour la science ?

Nommé directeur en 1906, il continua son activité jusqu'à la fin, malgré l'accident terrible qu'il eut au Maroc en 1928, lorsque son cheval se renversa sur lui, au cours d'une exploration dans le Rif. Il s'était parfaitement remis, mais il succomba à une fièvre maligne, une septicémie généralisée qui eut raison de sa nature pourtant exceptionnellement vigoureuse, le 26 octobre 1931.

\* \* \*

Résumer les travaux de John Briquet est bien difficile, parce que sa carrière fut extraordinairement féconde; elle se rapporte à de nombreuses branches de la science. La liste des articles, mémoires et ouvrages de botanique publiés par lui atteint près de 400 numéros. Il faut donc se borner à indiquer quelques-uns des sujets principaux. Nous choisirons ceux auxquels il attachait le plus d'importance.

Ses deux premières publications sont intitulées: *Fragmenta monographiae Labiatarum* et *Notes floristiques sur les Alpes Lémaniennes*, imprimées toutes deux dans le Bulletin de la Société botanique de Genève en 1889.

La première est un mémoire de près de 90 pages, consacré à l'étude d'un sous-genre de menthe (*Menthastrum*), suivi d'une douzaine de pages de descriptions de Labiées nouvelles provenant d'Amérique. La seconde est une liste des plantes intéressantes des Alpes Lémaniennes, qu'il délimite par le lac Léman, la vallée de l'Arve et la lisière triasique qui sépare les calcaires jurassiques et liasiques de la protogine, au Nord des Aiguilles rouges. Il accompagne cela de considérations générales, du plus haut intérêt, sur la géographie botanique.

Nous donnons des détails sur ces brochures, parce qu'elles semblent avoir orienté l'activité de J. Briquet dans le domaine botanique.

D'une part, il a continué toute sa vie ses études sur la famille des Labiées et aussi sur celle des Verbénacées qui sont très voisines. Il rédigea ce qui concerne ces deux groupes<sup>1</sup> dans le grand ouvrage d'Engler et Prantl: *Die natürlichen Pflanzenfamilien* (1895).

D'autre part, il n'a jamais cessé d'herboriser dans la région des Alpes Lémaniennes et plus tard encore, dans le Jura savoisien et dans le district jurassique franco-suisse. Nous savons qu'il caressait le projet de publier une flore de ces contrées. C'eût été un ouvrage magistral, car les masses de documents qu'il a accumulés dans ses herborisations depuis un demi-siècle sont réellement formidables. Elles auraient permis des conclusions définitives.

John Briquet a également collaboré de longues années avec Emile Burnat à l'étude de la Flore des Alpes maritimes. C'est grâce aux services rendus ainsi à l'éminent botaniste de Vevey, pour la publication de sa flore et pour ses herborisations, que nous devons le don généreux, fait par Burnat au Conservatoire botanique, de ses précieuses collections et de l'immeuble destiné à les loger.

<sup>1</sup> Pour être complet, il faut ajouter encore la petite famille des Phrymacées.

J. Briquet a fait plusieurs campagnes d'herborisation en Corse, toujours sous les auspices d'Emile Burnat, et il en est résulté un ouvrage qui restera classique, le *Prodrome de la Flore corse*. Il est inachevé, mais nous avons appris avec joie que M. de Litardière, le distingué botaniste de Grenoble avait l'intention de le terminer.

Nous ne mentionnons qu'en passant les observations de Briquet sur la biologie florale, faites en général en pleine nature et poursuivies ensuite au laboratoire par une analyse détaillée de la morphologie et de l'anatomie des organes. Malgré les nombreux documents qu'il accumulait depuis longtemps, il n'eut jamais le temps d'en tirer un ouvrage complet. Il en faisait l'objet de notes séparées. En revanche, ses travaux sur l'anatomie pure l'ont toujours passionné et l'ont conduit souvent à la solution de problèmes de morphologie générale, de biologie ou de systématique. A titre d'exemple seulement, citons son travail sur les feuilles des Ombellifères terrestres, en particulier sur les feuilles des Buplèvres, où il démontra nettement le caractère foliaire des appendices latéraux que beaucoup d'auteurs croyaient être des phyllodes; mentionnons ensuite ses nombreuses recherches sur le fruit des Composées, où il décrivit une série d'organisations très remarquables, mais très difficiles à voir et qui facilitent la dissémination de ces fruits, leur déhiscence et la germination des graines. Parlons enfin de ses recherches sur les Cytises, les Myoporacées, Phrymacées, Stylboïdées, Brunoniacées, etc. Dans cette catégorie de travaux, Briquet, se basant sur les caractères anatomiques des végétaux, a pu élucider des parentés qui étaient restées obscures et il a pu ainsi aider à la classification de groupes difficiles. C'est pourquoi Schinz et Keller, les distingués auteurs de notre *Flore de la Suisse*, n'ont pas manqué de s'adresser à lui, non seulement pour la rédaction des familles des Labiées et des Rubiacées, mais aussi pour celle des Ombellifères, le groupe le plus difficile de notre flore.

\* \* \*

Comme nous l'avons dit au début, analyser tous les travaux de Briquet est bien difficile; il convient cependant de consacrer

un paragraphe spécial à son activité dans le domaine de la *nomenclature botanique*.

Dès le début de sa carrière, il s'y était intéressé, et l'on peut supposer que ses relations avec Alphonse de Candolle, le premier « législateur » en la matière, ont pu contribuer à lui faire comprendre l'importance de ce sujet. On voit déjà paraître dans son premier ouvrage cette préoccupation d'une nomenclature correcte, et il revient sur cette question dans plusieurs articles écrits avant 1900.

Au milieu d'une discussion qui devenait très vive entre botanistes de divers pays, alors que les amours-propres nationaux ou individuels avaient déjà provoqué des polémiques regrettables, la logique, le calme et l'impartialité de Briquet avaient été remarqués par de nombreux savants. Il ne faut donc pas s'étonner si, au congrès international de botanique à Paris en 1900, il fut élu à l'unanimité, rapporteur général de la Commission internationale, nommée par le Congrès pour régler la question de la nomenclature. Cette commission de 46 membres devait rapporter 5 ans plus tard, au Congrès de Vienne.

Dès lors commença pour Briquet un travail extraordinairement absorbant et difficile. Il fallait se mettre en rapport avec les organisations botaniques de toutes les nations, collationner leurs propositions, les comparer avec toutes celles qui avaient été déjà faites, étudier leurs conséquences au point de vue des changements de noms usuels. Il fallait aussi tirer de tout cela des conclusions logiques et cohérentes et les soumettre à la commission des 46, réduite il est vrai à 38, mais dont chaque membre s'efforçait de défendre des idées personnelles.

Il fallait enfin fixer les conditions dans lesquelles les délégués à la Section de Nomenclature du Congrès de Vienne auraient droit de vote. C'est ce que Briquet accomplit, presque seul, pendant ces 5 années, et lorsqu'il se présenta à Vienne avec ce bel ouvrage qu'il a intitulé le *Texte synoptique*, il avait créé l'instrument qui permit à cette assemblée de délibérer valablement sur les matières infiniment variées et délicates, soumises à son appréciation. Bien plus, il fut le conseiller et l'informateur

de ce parlement au petit pied que fut, au Congrès, la grande Commission de la nomenclature, et il obtint que ses 89 députés se missent d'accord sur la plupart des points en litige. Malgré quelques dissidences, c'était un succès inespéré.

Ces décisions ont été concrétisées dans le code intitulé: *Règles internationales de la Nomenclature botanique* et qui porte les signatures de Briquet, Rendle et Harms.

La tâche de Briquet n'était cependant pas terminée. Il restait des points à élucider, des récalcitrants à convaincre. Il continua donc ses travaux. Au congrès de Bruxelles, en 1910, il recommença son exposé, en suivant le même plan; il avait créé la méthode, elle s'était montrée féconde, aussi le succès couronna également ses efforts.

Mais c'est au *Congrès de Londres*, en 1915, que devait s'achever le grand œuvre. Hélas, la guerre survint et les nationalismes remirent tout en question. Briquet ne perdit pourtant pas courage; il se rendit, en août 1926, au *Congrès d'Ithaca*, aux Etats-Unis, et il obtint que toute décision fût renvoyée au prochain congrès.

Il n'était donc pas sans inquiétude, lorsque, 4 ans plus tard, il se rendit au *Congrès de Cambridge*, le 18 août 1930.

Cependant, là encore, ses études préliminaires soigneusement élaborées, sa diplomatie, sa méthode de discussion, ses arguments étayés par une érudition prodigieuse, firent merveille. Dans cette nouvelle assemblée, où le nombre des nations représentées avait passé de 14 à 37 et où le nombre des délégués dépassait 200, il obtint, non seulement que les règles de 1905 fussent respectées dans leurs grandes lignes, mais encore — moyennant quelques concessions judicieusement choisies — il obtint l'adhésion unanime de ceux même qui avaient fait parfois minorité. Les dernières dissidences avaient cessé.

Désormais, partout où il y aura des gens qui donneront des noms à des végétaux, ils se comprendront malgré les différences de races et de langues. Ce résultat est dû principalement à trois hommes: Charles Linné, Alphonse de Candolle et John Briquet.



\* \* \*

Quoiqu'il n'ait jamais recherché les honneurs, John Briquet avait été l'objet de distinctions nombreuses et flatteuses. A la suite de son voyage au Maroc, en 1928, il fut nommé Commandeur de l'Ordre Chérifien du Ouissam Alaouitte. En 1929, il reçut la croix de la Légion d'honneur et, à l'occasion du Congrès de Cambridge, en 1930, l'Université de cette ville lui conféra le grade de Docteur *honoris causa*.

Il était vice-président, depuis 1928, de l'Union internationale des sciences biologiques dont il avait été secrétaire dès le début. De 1912 à 1921, il présida aussi la Société botanique suisse. Il était Membre étranger de la Société Linnéenne de Londres, Membre honoraire étranger de l'Académie américaine des arts et des sciences (Boston), Membre associé étranger de la Société botanique royale de Belgique, de la Société botanique d'Allemagne, de la Société botanique-zoologique de Vienne, de la Société botanique de la Province de Brandebourg, etc., etc.

A Genève, il fut Président de la Société de Physique et d'histoire naturelle en 1909, et, depuis 1921, il était président central de l'Institut national genevois, dont il avait été Secrétaire général depuis 1912.

B.-P.-G. HOCHREUTNER.

## LE D<sup>r</sup> Edouard MARTIN

1844-1931

Membre associé libre 1891.

Sans doute le D<sup>r</sup> Edouard Martin n'était-il pas un fidèle de nos séances; son activité était sollicitée par d'autres préoccupations; et l'on sait qu'il a rendu d'éminents services, d'ordres divers, à la communauté (art médical, chose publique, Eglise, assistance aux indigents). Il ne s'agit donc point ici d'un collègue dont nous aurions vu naître les travaux.